
M A N U S C R I T

LES SEPT CITES DU CIBOLA

de Jesus Ferrero

Traduit de l'espagnol par Michèle Sigal

cote : ESP92D060

Date/année d'écriture de la pièce :
Date/année de traduction de la pièce : 1992

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

DRAMATIS PERSONAE

REINALDO VERA

ÍÑIGO DE BENGOA

RODRIGO DOLFOS

CÁNDIDO

GUEULE BRÛLÉE

LUCIO

FRANCISCO D' APRÈS

(Obscurité totale. Brusques roulements de tambours, dont le son se perd peu à peu dans le lointain, tandis que la lune, pleine et rouge, émerge d'entre les nuages gris, semblables à d'épaisses fumées qui traversent un ciel vaste et sombre.

La lune ensanglantée prend peu à peu la blancheur d'une tête de mort, elle devient une lune morte, qui éclaire le désert d'Arizona. Sept hommes dorment sur le sable ; à côté d'eux, sept arquebuses. Tout au fond à gauche, un bouquet d'arbres, qui paraissent pétrifiés et comme projetés sur la trame liquide d'une hallucination.

De temps à autre, les sept dormeurs s'agitent ; ils semblent respirer avec difficulté, comme si, au lieu d'être plongés dans le sommeil, ils en étaient prisonniers.

La lune s'éteint lentement et le soleil commence à s'élever au-dessus des collines grises et ocre, au fond à droite. Pendant un instant, ce soleil rouge, qui éclaire les dormeurs d'une lumière orangée, ressemble à la lune qui au début a émergé de l'obscurité totale.

Le premier à ressentir l'intensité de la lumière qui lui frappe les yeux est RODRIGO DOLFOS. Il se réveille, tremblant et trempé de sueur... Pendant quelques instants, il regarde avec étonnement ses compagnons, qui dorment toujours. RODRIGO titube, comme s'il se trouvait sur le pont d'un navire. Une joie soudaine l'envahit lorsqu'il découvre les arbres au fond à gauche.)

RODRIGO. *(La main gauche en visière, comme la vigie d'un navire, il crie.)* Terre, terre à l'horizon, terre !

(L'un après l'autre, ses six compagnons se réveillent en sursaut, avec un certain soulagement, comme s'ils venaient de trouver la sortie d'un inextricable labyrinthe.

Alors qu'il se dégoûte les membres, ÍÑIGO DE BENGOA est pris d'une agitation soudaine.)

ÍÑIGO. Des araignées, des araignées... ! Je suis couvert d'araignées... !

(Pris de tremblements fébriles qui expriment davantage le dégoût que la peur, ÍÑIGO se débarrasse de trois grosses araignées.)

GUEULE BRÛLÉE. *(Hurlant.)* Qui a crié terre ? Est-ce que des fois nous serions sur la lune ?

LUCIO. (*Se frottant les yeux.*) Sur la lune ? Nous sommes sur la lune ? Bande d'abrutis... Vous voulez me rendre fou !

FRANCISCO. (*S'étirant.*) Et qui a crié araignées ?

RODRIGO. (*Regardant plus attentivement autour de lui.*) Sacrebleu, excusez-moi ! J'ai cru que nous étions en mer et j'ai pris ce bosquet là-bas pour une île...

CÁNDIDO. (*Encore à moitié endormi.*) Nous sommes en mer ? Quelle mer ? Celle du Finistère ? Nous approchons du cap Finistère ?

REINALDO. (*Après avoir recraché du sable.*) Le Finistère ? Mais, qu'est-ce que c'est encore que ce délire ?

GUEULE BRÛLÉE. Le Finistère ? Mais si, bien sûr que si... Un endroit aussi effroyable ne peut être que la fin de la terre...

REINALDO. Qui a parlé le premier du Finistère ? Je parie que c'est Cándido.

CÁNDIDO. (*S'asseyant sur le sable.*) Oui, c'est moi, et pas vraiment par nostalgie...

REINALDO. Cela m'étonne..., mais, que ce soit ou non par nostalgie, une chose est sûre, mon vieux, c'est qu'ici nous ne sommes pas en Galice...

RODRIGO. (*Regardant de nouveau vers la gauche.*) Ce n'est pas la Galice, mais je vous signale qu'il y a quand même des arbres...

REINALDO. (*Regardant dans la même direction que RODRIGO.*) C'est vrai... !

GUEULE BRÛLÉE. Et là où il y a des arbres, en principe, il y a de l'eau... Je meurs de soif.

FRANCISCO. De l'eau, de l'eau, bénie soit-elle... J'ai la langue comme de la craie...

LUCIO. Moi aussi je meurs de soif. C'est horrible de mourir de soif...

CÁNDIDO. Il n'y a pas plus horrible...

ÍÑIGO. (*Il se rue sur CÁNDIDO et le saisit à la gorge.*) Assez ! Je ne veux pas entendre parler d'eau, ni de soif, ni de rien ! C'est compris ?

REINALDO. (*Se jetant sur ÍÑIGO*) Laisse Cándido tranquille, bâtard !

(ÍÑIGO lâche CÁNDIDO en faisant une grimace de dégoût. A présent, tous ont terminé de se dégourdir les membres et ils sont assis sur le sable. REINALDO se lève afin de passer en revue ses compagnons.)

REINALDO. (*S'approchant de ÍÑIGO.*) Je te trouve rudement actif ce matin, et cela me plaît. C'est pourquoi, toi... et toi (*Il désigne RODRIGO.*), vous allez vous charger d'explorer ce bosquet là-bas pour voir s'il y a de l'eau...

(ÍÑIGO se lève, se plante devant REINALDO et le regarde d'un air menaçant.)

ÍÑIGO. Et pourquoi nous, si ce n'est pas trop demander à Son Excellence ?

REINALDO. Parce que c'est moi qui vous l'ordonne. N'a-t-il pas été dit clairement que j'étais le chef de cette expédition ?

(ÍÑIGO s'écarte légèrement de REINALDO et sourit avec mépris tout en regardant son chef du coin de l'œil.)

ÍÑIGO. Ce qui semblait clair auparavant ne l'est plus autant à présent, mon ami...

RODRIGO. (*Qui est resté assis.*) Je suis du même avis que Íñigo...

(Furieux, REINALDO s'approche de RODRIGO, tandis que les autres observent la scène en silence, comme s'ils étaient habitués à ce genre d'empoignade.)

REINALDO. Cela m'aurait étonné que tu ne sois pas d'accord avec Íñigo... ! Vous êtes toujours de connivence, je le vois bien, et cela commence à m'énerver... Est-ce que toi aussi tu veux contester mon autorité ?

RODRIGO. (*Sans se troubler.*) Pas pour le moment... La seule chose que je veux, c'est comprendre pourquoi c'est nous qui devons nous charger de...

REINALDO. (*Lui coupant la parole.*) Parce que c'est moi qui le dis, un point c'est tout ! Et toi, tu n'as peut-être pas soif ? Réponds-moi, crétin !

RODRIGO. Si, j'ai soif, mais ce ne serait pas la première fois que des Indiens nous attendent derrière les arbres avec une bonne provision de flèches empoisonnées...

REINALDO. Des Indiens, ici ?

RODRIGO. Nous en avons vu dans des endroits bien plus inhospitaliers que celui-ci...

ÍÑIGO. *(S'approchant d'eux.)* Parfaitement... Et puisque c'est toi le chef de cette glorieuse expédition, comme tu l'as si bien proclamé je ne sais combien de fois, tu ferais bien de nous donner une leçon de bravoure chevaleresque en t'exposant aux flèches pour aller constater toi-même s'il y a ou non de l'eau dans le bosquet et s'il y a ou non des Indiens derrière les arbres...

(Pendant qu'ils discutent tous les trois, les regards de leurs compagnons vont d'un interlocuteur à l'autre. Visiblement excédés, ceux qui écoutent commencent à donner des signes d'irritation.)

REINALDO. *(Désignant ÍÑIGO du doigt.)* Ecoute, le Basque, depuis le début de cette satanée expédition, tu cherches constamment à me nuire : je te promets que, si jamais tu ne changes pas d'attitude, ça va très mal se terminer entre nous... Et puisque toi *(Il désigne à nouveau ÍÑIGO.)*, et toi *(Il désigne RODRIGO.)*, une fois de plus, vous avez décidé de me contredire, je considère cette affaire comme une question d'honneur et une atteinte à l'autorité légitime que tous vous m'avez reconnue après la mort de García Mentor. Si vous ne vous étiez pas entêtés à ce point, je serais probablement allé moi-même explorer le bosquet... Mais, plus maintenant, je ne peux absolument pas me le permettre, grand Dieu non. Et c'est pourquoi moi, Reinaldo Vera Rojas, natif d'où vous savez, et votre chef depuis plus d'un mois, je vous ordonne de vous approcher de ces arbres. Vous m'avez entendu ?

ÍÑIGO. Nous t'avons parfaitement entendu ; mais il se trouve que moi, Íñigo de Bengoa, comme Votre Grâce n'est pas sans le savoir, ainsi que mon excellent ami Rodrigo Dolfos, nous ne sommes pas disposés à obéir à vos ordres en cet instant précis.

(La nervosité de ceux qui écoutent augmente considérablement. GUEULE BRÛLÉE se lève et s'approche, l'air excédé, des protagonistes de la dispute. C'est un homme au parler lent, qui porte la marque noire d'une brûlure sur le côté droit du visage.)

GUEULE BRÛLÉE. J'en ai marre de vos discussions, marre de vos mesquineries, marre de ce désert, et marre de chercher les sept cités du Cibola... ! Et c'est pourquoi je vous dis que moi, León Verdinegro...

REINALDO. *(Lui coupant la parole.)* Arrête avec ton León Verdinegro. Tu n'es pas plus un lion que tu n'es vert ou noir. Ici tu n'es que Gueule Brûlée, le patibulaire...

GUEULE BRÛLÉE. Ce visage, ce sont des salauds qui me l'ont brûlé, injustement !

REINALDO. Ha, ha ! A d'autres... Ce visage, on te l'a brûlé aux galères, où on t'a envoyé comme criminel...

GUEULE BRÛLÉE. Et qui t'a raconté cela ?

REINALDO. Je l'ai deviné tout seul.

GUEULE BRÛLÉE. S'il fallait se fier à tes dons divinatoires pour nous guider, il y a longtemps que nous serions morts, pauvre couillon...

(LUCIO, qui jusqu'à présent était resté le plus calme, se lève brusquement et s'approche de ceux qui discutent.)

LUCIO. Cessez vos discussions une bonne fois pour toutes ! Vous n'avez pas arrêté pendant toute la traversée ; vos voix sont incrustées dans ma tête comme des poinçons, et je les entends jusque dans mes rêves, c'est intolérable... ! Vous savez ce que je vous dis ? C'est moi qui vais...

REINALDO. *(Lui coupant la parole.)* Grand Dieu, voilà Lucio qui élève la voix... Il va pleuvoir à seaux, nous n'aurons plus besoin de chercher d'eau...

LUCIO. Que le diable t'emporte !

(FRANCISCO, qui manifestait des signes de nervosité depuis un bon moment, se lève brusquement, comme mû par un ressort.)

FRANCISCO. Que le diable t'emporte, toi aussi *(Il désigne LUCIO.)*, et toi *(Il désigne REINALDO.)*, et toi *(Il désigne ÍÑIGO)*, et toi *(Il désigne RODRIGO.)*, et toi aussi *(Il désigne GUEULE BRÛLÉE.)*. Qu'il vous emporte tous, c'est moi qui vais me charger d'explorer le bosquet...

(FRANCISCO prend son arquebuse et commence à s'éloigner. CÁNDIDO fait de même et le suit.)

CÁNDIDO. Attends, Paco, je t'accompagne.

FRANCISCO. *(Se retournant.)* Eh bien, nous serons deux.

GUEULE BRÛLÉE. Comment cela, nous serons deux ? Tout à l'heure, vous ne m'avez pas laissé finir ce que je voulais dire...

FRANCISCO. Et que voulais-tu dire ?

GUEULE BRÛLÉE. Je voulais dire que c'est moi qui irai explorer le bosquet, parce que j'en ai par-dessus la tête de ces éternelles querelles byzantines... ! Voilà ce que je voulais dire !

FRANCISCO. Eh bien, viens avec nous...

(GUEULE BRÛLÉE prend lui aussi son arquebuse et les suit, tandis que REINALDO manifeste son énervement par diverses mimiques et gesticulations. LUCIO se lève et suit GUEULE BRÛLÉE.)

LUCIO. Attends un peu, Gueule Brûlée... A moi non plus vous ne m'avez pas laissé le temps de terminer ce que je voulais dire, et je voulais justement dire la même chose que toi : quelle coïncidence, n'est-ce pas...

GUEULE BRÛLÉE. Si tu veux te joindre à nous, il est encore temps.

LUCIO. Evidemment que je suis partant, le Roussi, évidemment que je suis partant... Je suis bien venu avec vous jusque dans cet enfer... !

(CÁNDIDO, FRANCISCO, GUEULE BRÛLÉE et LUCIO s'éloignent en direction du bosquet. REINALDO, de plus en plus hors de lui, avance de deux pas.)

REINALDO. *(Hurlant.)* Arrêtez ! Arrêtez, vous dis-je !

(Tous les quatre s'arrêtent et regardent REINALDO avec une infinie patience. ÍÑIGO et RODRIGO restent impassibles et posent un regard indolent sur leurs compagnons.)

REINALDO. *(Vociférant.)* Vous n'avez rien compris *(Il s'approche d'eux.)*, et puisque je me suis exprimé fort clairement et en bon espagnol, celui que le peuple utilise d'ordinaire pour parler à son voisin, je ne peux en conclure que deux choses : ou bien vous êtes idiots, ou bien vous êtes devenus fous. Apparemment, vous n'êtes pas idiots, en tout cas pas complètement ; je me vois donc dans l'obligation d'en déduire que vous êtes fous à

lier ! Je vous conseille de ne pas me pousser à bout... ! Ce n'est pas vous qui devez explorer ce bosquet, mais ces deux fils de pute. *(Il désigne ÍÑIGO et RODRIGO, qui, sans bouger de leur place, sourient avec mépris.)*

FRANCISCO. Tu gaspilles ta salive, Reinaldo, et cela donne encore plus soif... Tu vois à quel point nous sommes prêts à t'obéir, même Cándido vient avec nous... Dis-lui, Cándido, ce que tu as l'intention de faire...

CÁNDIDO. Je suis désolé, Reinaldo, mais je ne peux plus attendre, ma soif est plus forte...

GUEULE BRÛLÉE. *(Il fait un pas vers REINALDO et le regarde en face.)* Mais, qu'est-ce qui te prend ? Est-il vraiment important à présent de savoir qui commande ou qui ne commande pas ? Avant, c'était le vin qui te montait à la tête plus souvent que de raison, et maintenant c'est le soleil... Va te faire voir ailleurs avec ton sale caractère et fiche-moi la paix...

(__D__E__FRANCISCO, CÁNDIDO et GUEULE BRÛLÉE s'enfoncent dans un creux. Avant de disparaître avec eux, LUCIO se retourne et regarde REINALDO.)

LUCIO. Je souhaite à Vos Grâces beaucoup de plaisir à débattre de qui nous gouverne, et qu'elles meurent de soif et de rage. J'espère qu'à notre retour nous trouverons trois cadavres cernés par les vautours. Et que Vos Grâces sachent que, si jamais nous trouvons de l'eau, nous ne reviendrons pas pour voir si elles sont vivantes ou mortes...

REINALDO. Que la terre vous engloutisse, bâtards !

(REINALDO, ÍÑIGO et RODRIGO demeurent un instant immobiles et regardent LUCIO disparaître derrière le talus. Lorsque la tête de LUCIO a disparu, les arbres s'éteignent, comme absorbés par la réverbération du soleil sur le sable. RODRIGO DOLFOS est le seul à remarquer, avec effroi, la disparition soudaine du bosquet.)

RODRIGO. *(Se prenant la tête entre les mains.)* Juste ciel... !

REINALDO. Peut-on savoir ce qui arrive à présent à monsieur Rodrigo Dolfos ?

RODRIGO. Les arbres ont disparu !

(REINALDO et ÍÑIGO regardent vers le fond à gauche, là où auparavant on voyait les arbres, et ils ne peuvent réprimer leur stupéfaction.)

REINALDO. Mais... c'est impossible !

ÍÑIGO. Si, c'est possible, on ne peut plus possible ! Ici, toutes les folies sont possibles, à commencer par la tienne (*Il regarde REINALDO.*), et la tienne (*Il regarde RODRIGO.*). Ici, il n'y a qu'une chose impossible, c'est le bon sens... Il n'y a plus d'arbres, n'est-ce pas ? Bien sûr que non : il n'y en a jamais eu dans ce satané désert. C'était encore un mirage, et je ne te pardonne pas d'avoir voulu nous y entraîner. (*Et il regarde à nouveau REINALDO.*)

REINALDO. Ça suffit, tais-toi, laisse-moi réfléchir...

ÍÑIGO. Réfléchir ? Ne me fais pas rire... !

RODRIGO. Mais, pourtant, on les voyait si distinctement... ! Comment ont-ils pu disparaître... ? Je ne comprends pas...

REINALDO. (*S'adressant à RODRIGO d'un ton furieux.*) C'est bien toi le premier qui les a vus, est-ce que je me trompe ? Tu les as inventés et tu nous à obligés à y croire...

RODRIGO. Oui, absolument, je suis le premier à les avoir vus, mais je n'étais pas le seul à les voir, chacun de nous les voyait.

ÍÑIGO. Moi, je ne les voyais pas, Rodrigo, en tout cas je ne les voyais pas aussi distinctement que vous. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu écouter Reinaldo.

REINALDO. Tu mens ! Tu as refusé d'obéir par pur entêtement et parce que tu rêves de prendre le commandement...

ÍÑIGO. Le commandement de quoi ? D'une expédition de fous ?

RODRIGO. (*Regardant vers le fond à gauche.*) On dirait bien que ta malédiction s'est réalisée, Reinaldo...

REINALDO. Quelle malédiction ?

RODRIGO. Tu souhaitais que la terre engloutisse nos compagnons... Il se pourrait bien qu'elle les ait déjà engloutis, comme elle a englouti les arbres...

REINALDO. (*Mal à l'aise.*) Non, non, je suis sûr qu'ils réapparaîtront, je suis sûr que tôt ou tard ce cauchemar finira et que nous trouverons les sept cités du Cibola... Qu'est-ce que je vous disais ? Les voilà déjà de retour, et pourtant Lucio avait juré de ne pas revenir...

(Quatre têtes, puis quatre corps, émergent lentement du sable. FRANCISCO, LUCIO, CÁNDIDO et GUEULE BRÛLÉE avancent en tremblant en direction de leurs compagnons. CÁNDIDO se détache du groupe et court vers REINALDO.)

CÁNDIDO. Vous avez vu ce prodige ?

ÍÑIGO. Oui, bien sûr que nous l'avons vu... Même Reinaldo et Rodrigo, qui sont toujours prêts à croire jusqu'au bout à l'incroyable, admettent que les arbres étaient un mirage de plus...

REINALDO. Que veux-tu insinuer ?

ÍÑIGO. Est-ce que par hasard c'est la première fois que nous sommes victimes d'un mirage par ta faute ?

REINALDO. Par ma faute ? Tu ferais mieux de rejeter la faute sur ton ami Rodrigo...

RODRIGO. Ça y est, ça recommence...

(Tous les sept se rassemblent à nouveau à l'endroit où la discussion a commencé. A présent, le soleil est à son zénith et sa lumière est aveuglante.)

GUEULE BRÛLÉE. Bien qu'il m'en coûte, je suis obligé de donner raison à Íñigo... Il n'y avait pas d'arbres là-bas, il n'y en a jamais eu...

LUCIO. Ni arbres ni eau...

REINALDO. N'était-ce pas toi qui disais que tu ne reviendrais jamais pour voir si nous étions vivants ou si nous étions morts ?

LUCIO. Oui, c'était moi...

REINALDO. Tes promesses sont de courte durée...

LUCIO. Pas plus que les tiennes. Avant de me reprocher de ne pas tenir ma parole, tu ferais mieux de te rappeler toutes les fois où tu n'as pas tenu la tienne depuis que nous avons quitté la garnison de Hawikú.

FRANCISCO. Messieurs, je vous en prie, ne recommençons pas...

CÁNDIDO. Qu'allons-nous faire ? Je meurs de soif, et je rêve d'eau jour et nuit... Je préférerais être au milieu de la mer...

FRANCISCO. Et moi, putain !, je préférerais être à Séville, au bord du Guadalquivir !

CÁNDIDO. Je suis né sur la Côte de la Mort et je viens mourir dans la Vallée de la Mort. Quel cauchemar ! Hier j'ai rêvé qu'ici c'était la Vallée de la Mort...

REINALDO. Ne parlez pas de la mort ! Nous avons juré au début de l'expédition de ne jamais parler de la mort !

RODRIGO. Oublie une fois pour toutes les promesses que nous avons faites ou que nous n'avons pas faites... ! (*S'adressant à CÁNDIDO.*) Tu as rêvé qu'ici c'était la Vallée de la Mort ? Moi aussi j'ai fait un rêve hier..., un rêve terrible, mais je ne m'en souviens plus...

LUCIO. (*S'éloignant vers la droite.*) Je vous jure que je n'en peux plus de soif... Où trouver de l'eau, mon Dieu ? Mon grand-père était sourcier à Valence... Il sentait l'eau et, aussi étrange que cela vous paraisse, moi aussi en ce moment je la sens..., et ce n'est pas une hallucination, je vous jure que non...

(*LUCIO continue à marcher vers la droite, le regard fixé sur le sol.*)

GUEULE BRÛLÉE. Lucio, tu commences à me faire peur...

FRANCISCO. A moi aussi...

CÁNDIDO. L'eau n'a pas d'odeur, Lucio...

ÍÑIGO. Bien sûr que non, à moins que ce ne soit de l'eau croupie. Mais la folie, elle, elle a une odeur, la folie empeste. Vous puez la folie !

(*Sans prêter attention aux propos de ses amis, LUCIO continue à s'éloigner vers la droite. Il finit par s'arrêter au bord d'un talus et son regard s'illumine tout à coup.*)

LUCIO. Vous voyez ? Je vous avais dit que je sentais l'eau... ! Une mare ! (*Il se met à sauter de joie.*) Nous étions à dix pas d'une mare ! Je vous le disais et vous ne vouliez pas me croire !

(*Ils courent tous rejoindre LUCIO, sans emporter leurs arquebuses, et regardent vers le fond de la légère dépression.*)

CÁNDIDO. Dieu du ciel, mais c'est vrai !

(*LUCIO, CÁNDIDO, GUEULE BRÛLÉE, REINALDO et FRANCISCO se jettent sur le sol, mais ÍÑIGO et RODRIGO restent debout, comme s'ils refusaient de croire ce qu'ils voient et craignaient d'être victimes d'un nouveau mirage.*)

REINALDO. On ne peut plus vrai !

GUEULE BRÛLÉE. Aussi vrai que nous sommes encore vivants et que nous respirons.

FRANCISCO. Aussi vrai que la soif qui me tenaille...

ÍÑIGO. (*Regardant en direction de la mare.*) Dois-je vraiment vous croire ?

(*RODRIGO commence à donner des signes de nervosité, comme s'il venait de se rappeler quelque chose de très important, dont dépendraient sa vie et celle de ses compagnons.*)

RODRIGO. Attendez, les gars, ne buvez pas, je vous en supplie ! Ne buvez pas !

(*REINALDO se tourne vers lui et le regarde avec colère.*)

REINALDO. Quelle mouche t'a encore piqué ? Pour quelle raison ne pouvons-nous pas boire ?

RODRIGO. (*S'approchant de REINALDO.*) Je viens de me rappeler le rêve que j'ai fait hier... Dieu du ciel..., j'ai vu ce marécage en rêve, celui-ci, mais je n'arrivais pas à m'en souvenir...

REINALDO. Et alors ?

RODRIGO. Et alors, j'ai rêvé que l'eau était empoisonnée, que nous en buvions tous jusqu'à plus soif, et que nous mourions sans avoir trouvé les sept cités du Cibola...